

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Fables Choisies, Mises En Vers**

**La Fontaine, Jean de**

**Paris, 1755**

Fables Choisies. Livre Troisieme.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1398**

---

---

F A B L E S

CHOISIES.

*LIVRE TROISIEME.*



## FABLES CHOISIES.

## LIVRE TROISIEME.

## F A B L E I.

LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE.

*A. M. D. M.*

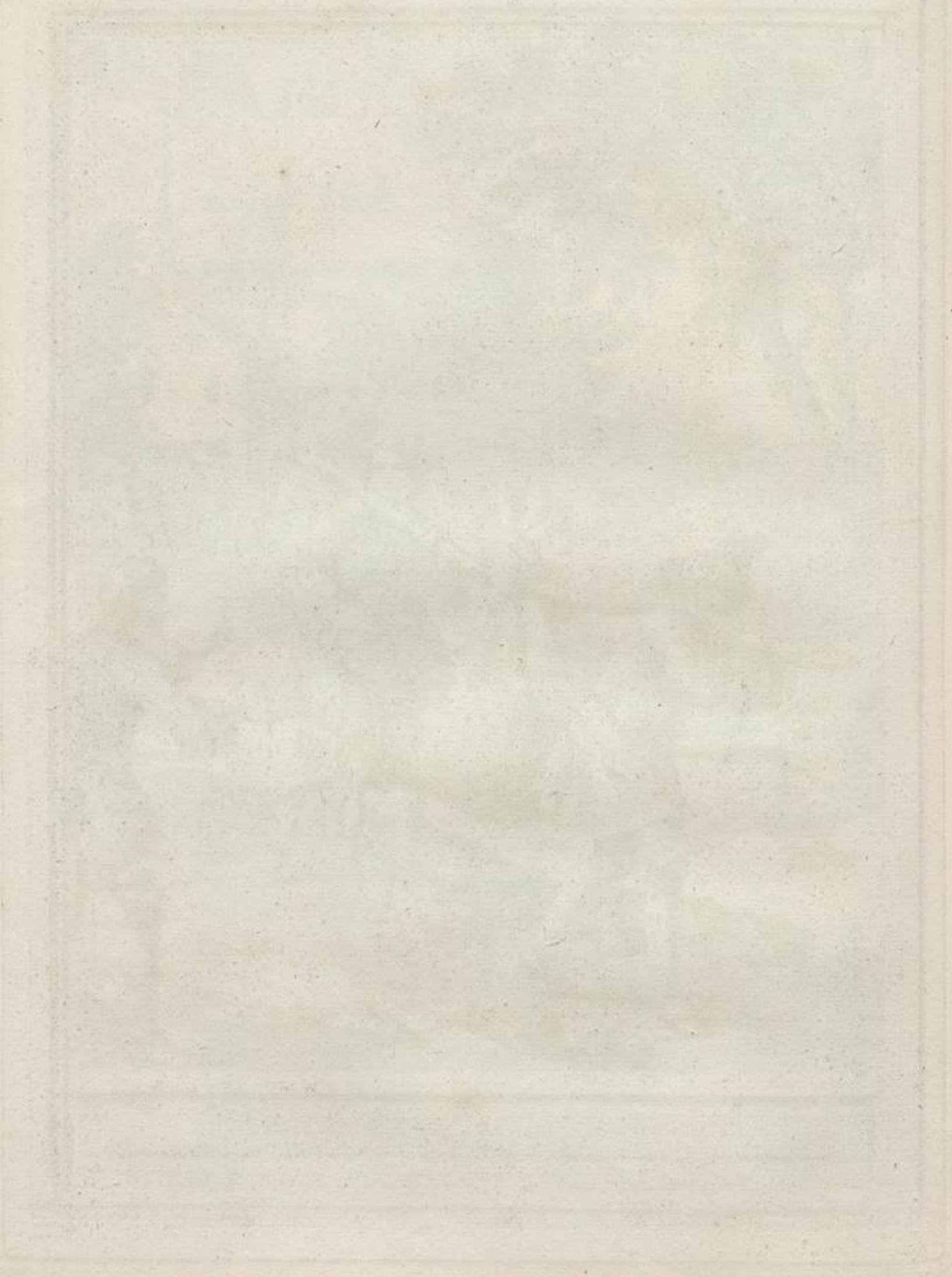
L'invention des Arts étant un droit d'aînesse,  
 Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece:  
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,  
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.  
 La feinte est un pays plein de terres désertes:  
 Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.  
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:  
 Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.  
 Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,  
 Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,  
 Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins;  
 (Comme ils se confioient leurs pensers & leurs soins)  
 Racan commence ainsi: dites-moi, je vous prie,  
 Vous qui devez sçavoir les choses de la vie,  
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,  
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;  
 A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.  
 Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance.  
 Dois-je dans la province établir mon séjour?  
 Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour?  
 Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes:  
 La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes.



LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M. Fable XLIII.

J. B. Oudry inv.

C. Cochin aq. fort. P. Chenin sculp. parant.

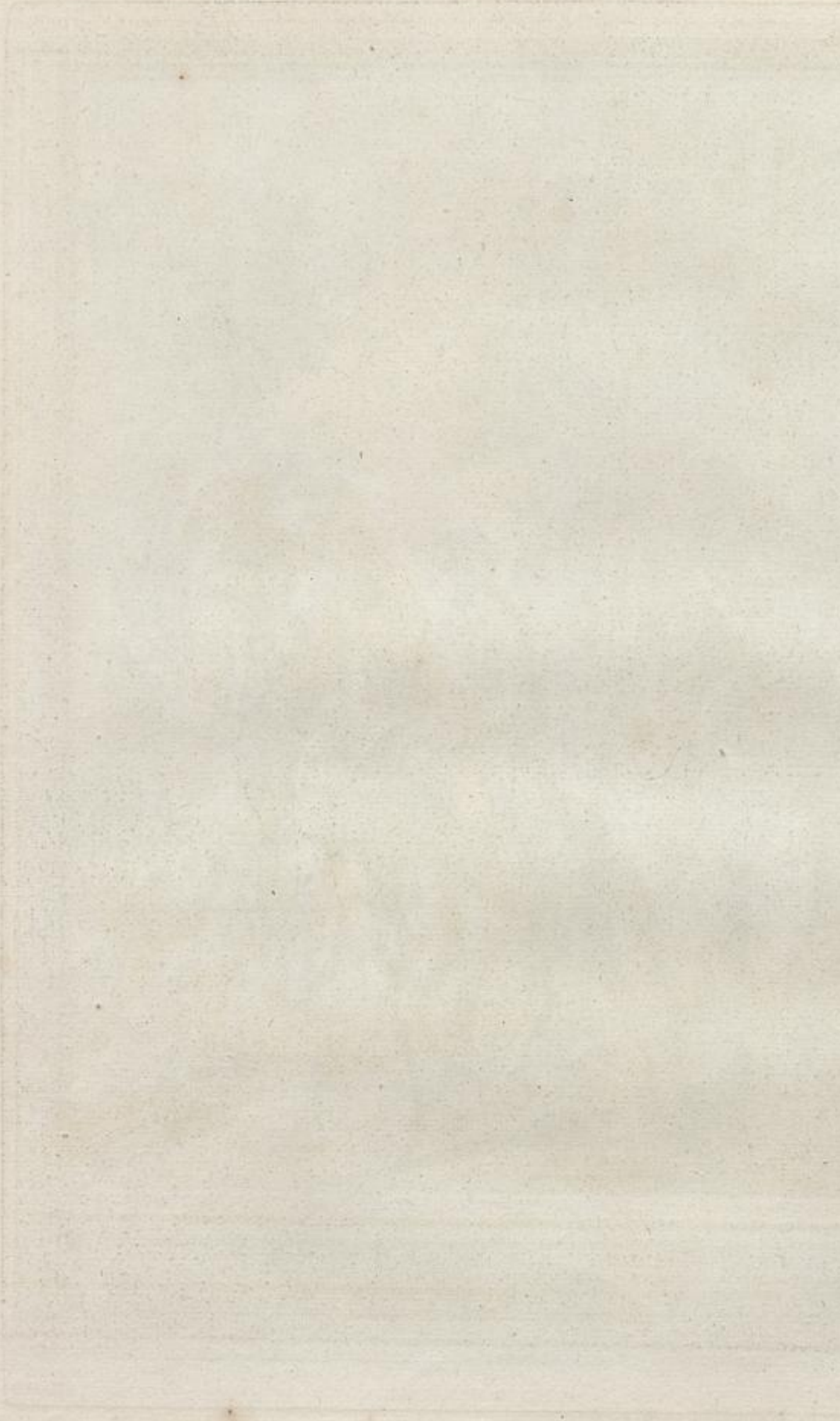




LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A.M.D.M. Fable XLIII. 2<sup>e</sup> planche.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochon p. aqua forti. N. Dupuis scels, sculptorunt.



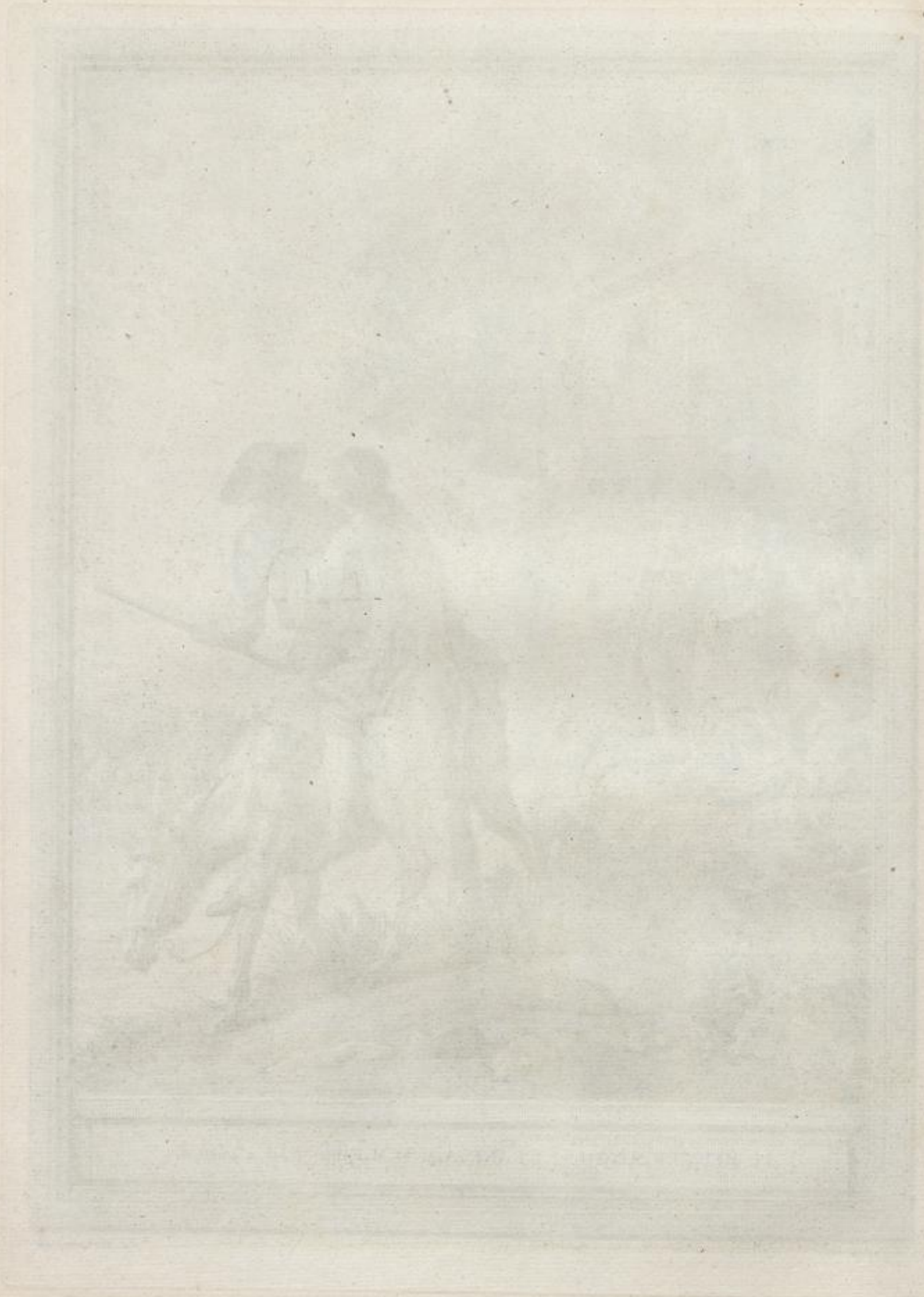


LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M. Fable XLIII. 4<sup>e</sup> planche.

J.B. Oudry inv.

P.F. Marteau sculp.







LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A.M.D.M. Fable XLIII. 3<sup>e</sup> planche.

J.B. Oudry inv.

J.J. Elipart sculp.





LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M. Fable XLIII. 5<sup>e</sup> planche.

J.B. Oudry inv.

Laur. Caré sculp.



Si je fuivois mon goût, je sçaurois où buter ;  
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.  
Malherbe là-dessus : contenter tout le monde !  
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son fils,  
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,  
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,  
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.  
Afin qu'il fut plus frais & de meilleur débit,  
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :  
Puis cet homme & son fils le portent comme un lustre.  
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !  
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.  
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.  
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance.  
Il met sur pieds sa bête, & la fait détalier.  
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,  
Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure.  
Il fait monter son fils, il suit ; & d'avanture  
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.  
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put :  
Oh là, oh, descendez que l'on ne vous le dise,  
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.  
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.  
Messieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.  
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.  
Quand trois filles passant, l'une dit : c'est grand'honte  
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,  
Tandis que ce nigaud, comme un Évêque assis,  
Fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.  
Il n'est, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.  
Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.  
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,

Z

L'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.  
 Au bout de trente pas, une troisième troupe  
 Trouve encore à gloser. L'un dit : ces gens sont fous,  
 Le Baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups ;  
 Hé quoi, charger ainsi cette pauvre Bourrique !  
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.  
 Parbieu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,  
 Qui prétend contenter tout le monde & son pere.  
 Essayons toutefois, si par quelque manière  
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux ;  
 L'Ane, se prélassant, marche seul devant eux.  
 Un quidam les rencontre, & dit : est-ce la mode  
 Que Baudet aille à l'aise, & Meûnier s'incommode ?  
 Qui de l'Ane, ou du maître, est fait pour se laisser ?  
 Je conseille à ces gens de le faire enchasser.  
 Ils usent leurs fouliers, & conservent leur Ane :  
 Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,  
 Il monte sur sa bête, & la chanson le dit.  
 Beau trio de Baudets ! le Meûnier repartit,  
 Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :  
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
 Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,  
 J'en veux faire à ma tête. il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;  
 Allez, venez, courez, demeurez en province,  
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :  
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.



( Fable XLIII. )







LES MEMBRES ET L'ESTOMAC. Fable XLIV.

*J. B. Oudry inv.*

*F. H. Motte Sculp.*

## F A B L E II.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Je devois par la Royauté  
Avoir commencé mon ouvrage:  
A la voir d'un certain côté,  
Messer Gaster en est l'image.

S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,

Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,

Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.

Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.

Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme:

Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas;

Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.

Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher.

Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.

Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.

Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur:

Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:

Chaque membre en souffrit: les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent

Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,

A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.

Elle reçoit & donne; & la chose est égale.

Tout travaille pour elle, & réciproquement

Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,

Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,

Maintient le laboureur, donne paye au soldat,

Distribue en cent lieux ses graces souveraines,

Entretient seule tout l'État.

Menenius le sçut bien dire :

La Commune s'alloit séparer du Sénat.

Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'Empire,

Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité :

Au lieu que tout le mal étoit de leur côté ;

Les tributs, les impots, les fatigues de guerre.

Le peuple hors des murs étoit déjà posté.

La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,

Quand Menenius leur fit voir

Qu'ils étoient aux membres semblables ;

Et par cet Apologue infigne entre les Fables,

Les ramena dans leur devoir.



( Fable XLIV. )





LE LOUP DEVENU BERGER . FableXIV.

J.B. Oudry inv.

M. Aubert. Sculp.

## FABLE III.

## LE LOUP DEVENU BERGER.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part  
Aux Brebis de son voisinage,  
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,  
Et faire un nouveau personnage.  
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,  
Fait sa houlette d'un bâton,  
Sans oublier la cornemuse.  
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,  
*C'est moi qui suis Guillot, Berger de ce troupeau.*  
Sa personne étant ainsi faite,  
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
Guillot le Sycophante approche doucement.  
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,  
Dormoit alors profondément.  
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.  
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.  
L'hypocrite les laissa faire;  
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,  
Il voulut ajoûter la parole aux habits,  
Chose qu'il croyoit nécessaire;  
Mais cela gâta son affaire.  
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix:  
Le ton dont il parla fit retentir les bois,  
Et découvrit tout le mystere.  
Chacun se réveille à ce son,  
Les Brebis, le Chien, le Garçon.  
Le pauvre Loup dans cet esclandre,  
Empêché par son hoqueton,

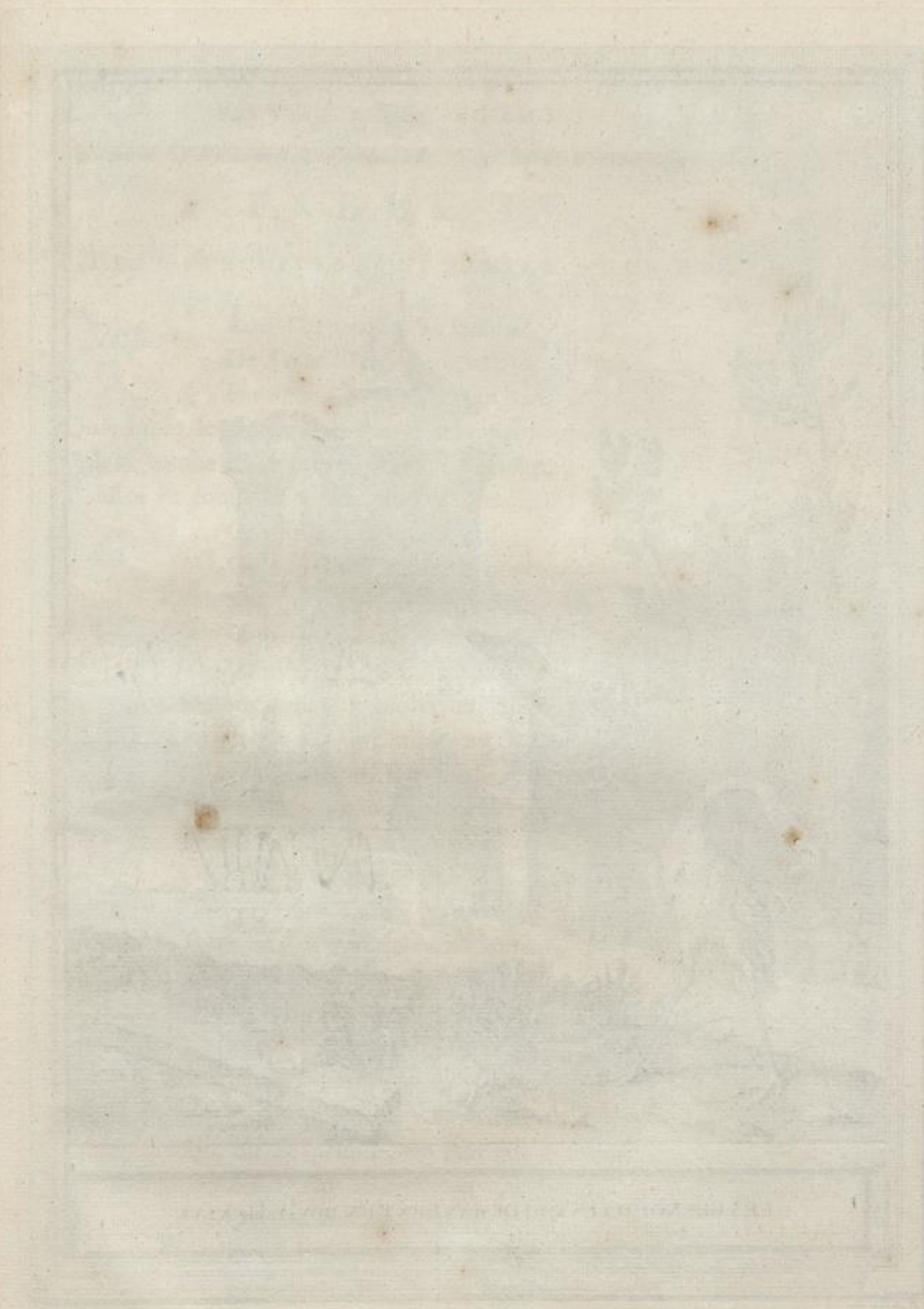
A a

Ne put ni fuir, ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.  
Quiconque est Loup, agisse en Loup:  
C'est le plus certain de beaucoup.



( Fable XLV. )







LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROY. Fable XLVI.

J.B. Ouley inv.

P.Q. Chérol sculp.

## F A B L E I V.

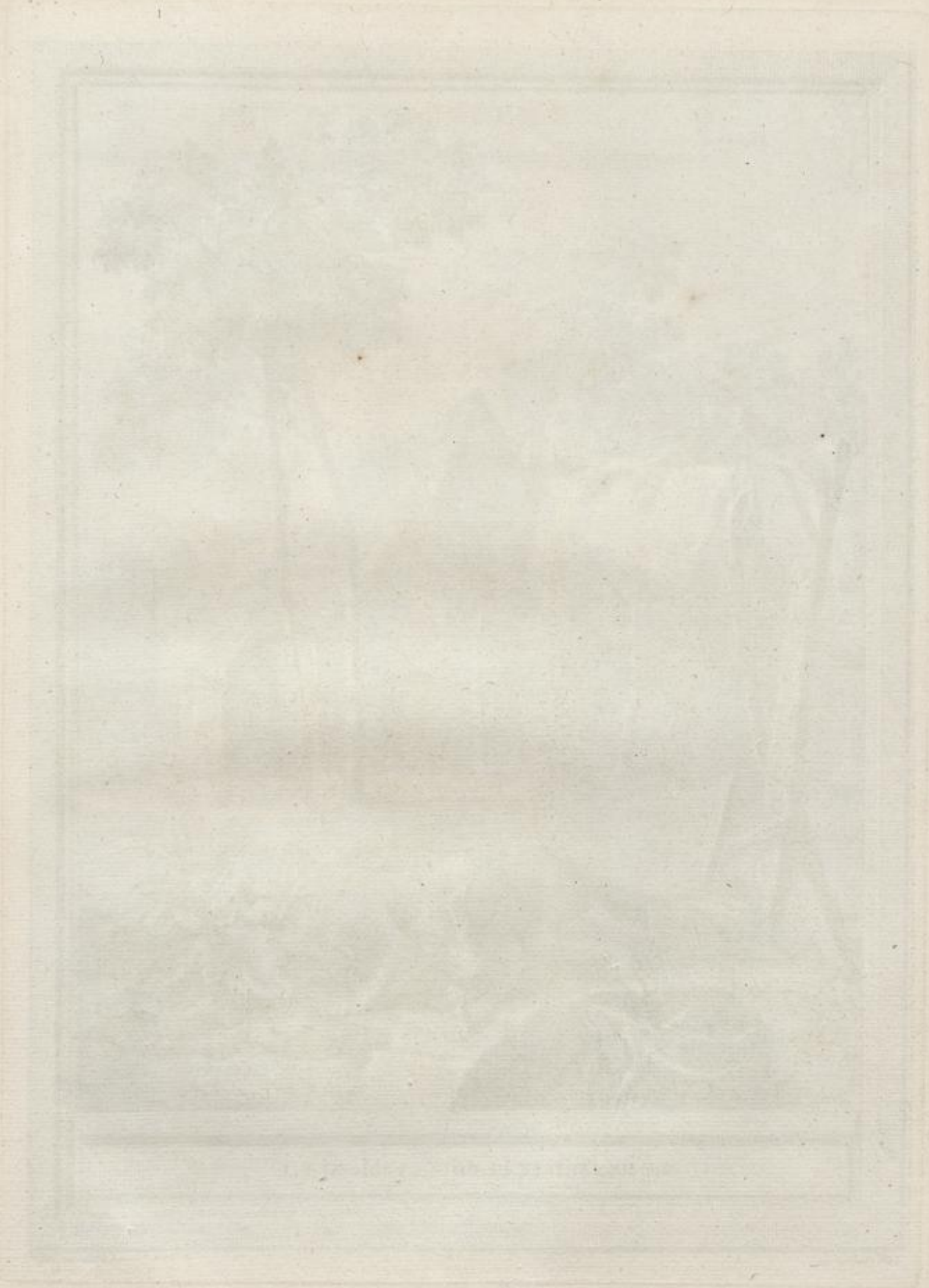
LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les Grenouilles se lassant  
De l'état Démocratique,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupin les soumit au pouvoir Monarchique.  
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.  
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,  
Que la gent marécageuse,  
Gent fort sotté & fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du marécage,  
Sans ofer de long-temps regarder au visage  
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.  
Or c'étoit un foliveau,  
De qui la gravité fit peur à la première,  
Qui de le voir s'avanturant,  
Osa bien quitter sa tanière.  
Elle approcha, mais en tremblant.  
Une autre la suivit, une autre en fit autant,  
Il en vint une fourmillière;  
Et leur troupe à la fin se rendit familière  
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.  
Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi.  
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.  
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.  
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,  
Qui les croque, qui les tue,  
Qui les gobe à son plaisir:  
Et Grenouilles de se plaindre;

Et Jupin de leur dire : & quoi, votre desir  
A ses loix croit-il nous astringre ?  
Vous avez dû premièrement  
Garder votre Gouvernement :  
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire  
Que votre premier Roi fut débonnaire & doux.  
De celui-ci contentez-vous,  
De peur d'en rencontrer un pire.



( Fable XLVI. )





LE RENARD ET LE BOUC. Fable XLVII.

*J.B. Oudry inv.*

*J. Peller sculp.*

## F A B L E V.

## LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine Renard alloit de compagnie  
Avec son ami Bouc, des plus haut encornez.  
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez ;  
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.  
La soif les obligea de descendre en un puits,  
Là, chacun d'eux se défaltere.  
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
Le Renard dit au Bouc : que ferons-nous, compere ?  
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :  
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine  
Je grimperai premièrement ;  
Puis sur tes cornes m'élevant,  
A l'aide de cette machine,  
De ce lieu-ci je fortirai,  
Après quoi je t'en tirerai.  
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; & je loue  
Les gens bien sensés comme toi.  
Je n'aurois jamais, quant à moi,  
Trouvé ce secret, je l'avoue.  
Le Renard fort du puits, laisse son compagnon,  
Et vous lui fait un beau sermon  
Pour l'exhorter à patience.  
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,  
Autant de jugement que de barbe au menton,  
Tu n'aurois pas, à la légère,  
Descendu dans ce puits. Or adieu, j'en suis hors :  
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :

B b

Car pour moi j'ai certaine affaire  
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.



( Fable XLVII. )







L'AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATE. Fable XLVIII.

*J. B. Oudry inv.*

*P. Tardieu sculp.*



## F A B L E V I.

L'AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATTE.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux;  
La Laye au pied, la Chatte entre les deux:  
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,  
Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.  
La Chatte détruisit, par sa fourbe, l'accord.  
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: notre mort  
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)  
Ne tardera possible guères.  
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment  
Cette maudite Laye, & creuser une mine?  
C'est pour déraciner le chêne assurément,  
Et de nos nourrissons attirer la ruine.  
L'arbre tombant, ils feront dévorés:  
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.  
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.  
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,  
La perfide descend tout droit  
A l'endroit  
Où la Laye étoit en gésine.  
Ma bonne amie & ma voisine,  
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.  
L'Aigle, si vous sortez, fendra sur vos petits;  
Obligez-moi de n'en rien dire;  
Son courroux tomberoit sur moi.  
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,  
La Chatte en son trou se retire.  
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins  
De ses petits; la Laye encore moins:  
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,  
Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez foi, l'une & l'autre s'obstine,  
Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'Oiseau royal, en cas de mine;

La Laye, en cas d'irruption.

La faim détruisit tout : il ne resta personne  
De la gent Marcaffine, & de la gent Aiglonne,

Qui n'allât de vie à trépas :

Grand renfort pour messieurs les Chats.

Que ne sçait point ourdir une langue traîtresse

Par sa pernicieuse adresse ?

Des malheurs qui sont sortis

De la boîte de Pandore,

Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,

C'est la fourbe, à mon avis.



(Fable XLVIII.)

---

---

*F A B L E V I I .*

L' I V R O G N E

*E T*

S A F E M M E .

## FABLE VII.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

Chacun a son défaut où toujours il revient :  
 Honte ni peur n'y remédie.  
 Sur ce propos, d'un conte il me souvient :  
 Je ne dis rien que je n'appuie  
 De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus  
 Altéroit sa fanté, son esprit & sa bourse.  
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,  
 Qu'ils font au bout de leurs écus.  
 Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,  
 Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,  
 Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.  
 Là, les vapeurs du vin nouveau  
 Cuverent à loisir. A son réveil il treuve  
 L'attirail de la mort à l'entour de son corps,  
 Un luminaire, un drap des morts.  
 Oh ! dit-il, qu'est-ceci ? ma femme est-elle veuve ?  
 Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,  
 Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,  
 Vient au prétendu mort, approche de sa bière,  
 Lui présente un chaudéau propre pour Lucifer.  
 L'époux alors ne doute en aucune manière  
 Qu'il ne soit citoyen d'enfer.  
 Quelle personne es-tu ? dit-il à ce phantôme.  
 La célériére du royaume  
 De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger  
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.  
 Le mari repart, sans songer,  
 Tu ne leur portes point à boire ?

(Fable XLIX.)



L'YVROGNE ET SA FEMME. Fable XLIX.

J.B. Drey inv.

P.F. Tardieu sculp.







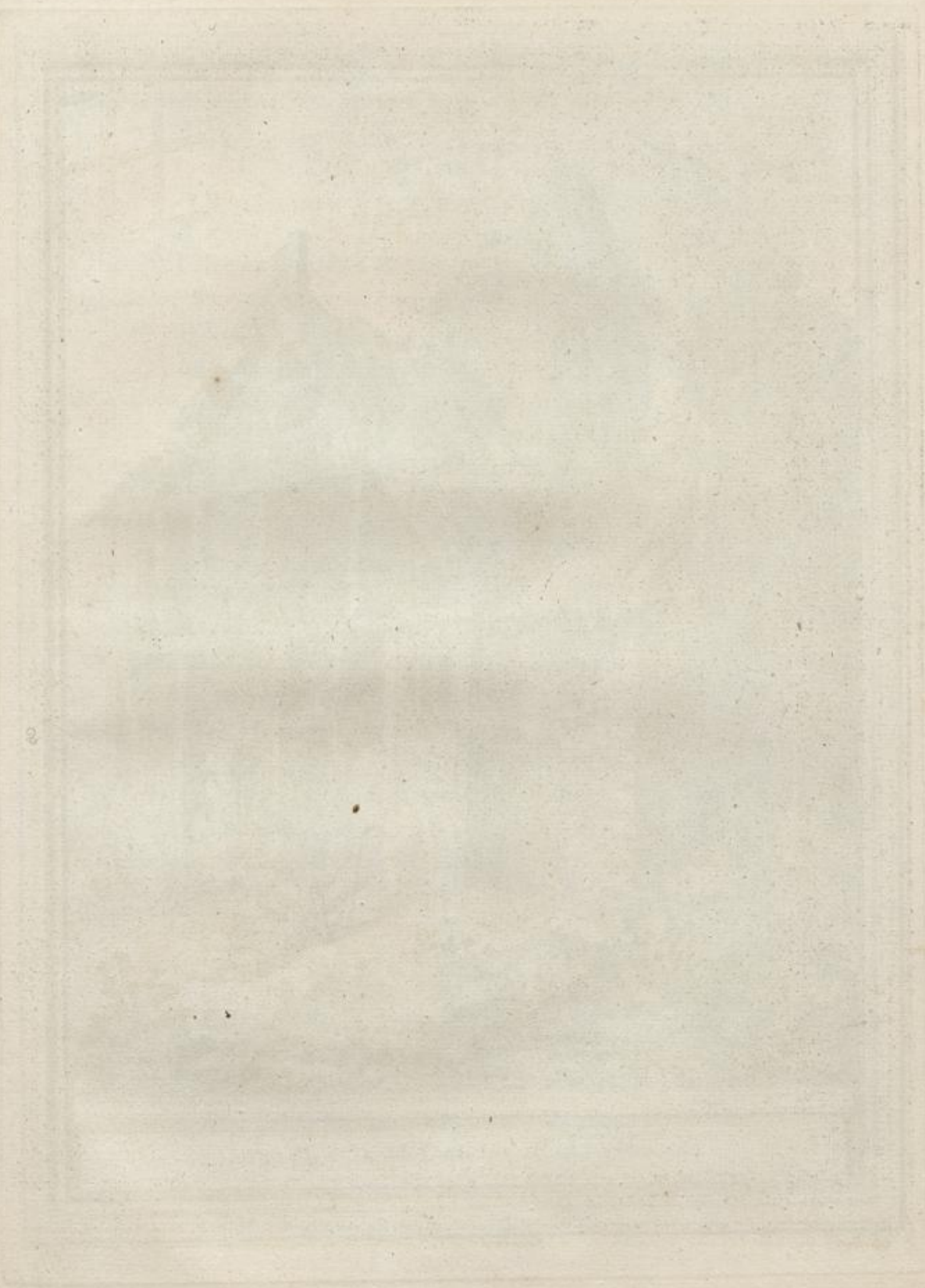


LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE. Fable L.

J.B. Oudry inv.

P. Surugue fecit sculp.





2





LA GOUTE ET L'ARAIGNÉE. Fable, L. 2. Planche.

J. B. Oudry inv.

P. Q. Chedel Sculp

## FABLE VIII.

## LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE.

Quand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée;  
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter  
D'être pour l'humaine lignée  
Également à redouter.

Or avifons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cafes étroites;  
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?  
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux buchettes:  
Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cafes qui me plaife.  
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins

De ces gens nommés Médecins,  
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aife.  
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,  
S'étend avec plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,  
Disant: je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,  
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet

Jamais Hippocrate me fomme.

L'Aragne cependant se campe en un lambris,  
Comme si de ces lieux elle eut fait bail à vie,  
Travaille à demeurer: voilà sa toile ourdie,

Voilà des moucherons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tissue; autre coup de balai.

Le pauvre bestion tous les jours déménage.

Enfin, après un vain essai,

Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,  
Plus malheureuse mille fois  
Que la plus malheureuse Aragne.

Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,  
Tantôt foüir, hoüier. Goutte bien tracassée  
Est, dit-on, à demi pensée.

Oh! je ne sçauois plus, dit-elle, y résister.  
Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter:  
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane:  
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.  
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger  
Chez un Prélat qu'elle condamne  
A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sçait. Les gens n'ont point de honte  
De faire aller le mal toujours de pis en pis.  
L'une & l'autre trouva de la forte son compte,  
Et fit très-sagement de changer de logis.



( Fable L. )

*FABLE IX.*

LE LOUP

ET

LA CICOGNE.

D d



## FABLE IX.

## LE LOUP ET LA CICOGNE.

Les Loups mangent gloutonnement.  
Un Loup donc étant de frairie,  
Se pressa, dit-on, tellement,  
Qu'il en pensa perdre la vie.  
Un os lui demeura bien avant au gosier.  
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,  
Près de là passe une Cicogne,  
Il lui fait signe, elle accourt.  
Voilà l'Opératrice aussi-tôt en besogne.  
Elle retira l'os: puis, pour un si bon tour,  
Elle demanda son salaire.  
Votre salaire? dit le Loup,  
Vous riez, ma bonne commere.  
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup  
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?  
Allez, vous êtes une ingrante;  
Ne tombez jamais sous ma patte.



( Fable LI. )



LE LOUP ET LA CIGOGNE. Fable II.

J.B. Oudry inv.

P. Avellano sculp.





*FABLE X.*

L E L I O N

*ABATTU*

PAR L'HOMME.

## FABLE X.

LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On exposoit une peinture,  
Où l'artisan avoit tracé  
Un Lion d'immense stature,  
Par un seul homme terrassé.  
Les regardans en tiroient gloire.  
Un Lion en passant rabattit leur caquet.  
Je vois bien, dit-il, qu'en effet  
On vous donne ici la victoire;  
Mais l'ouvrier vous a déçus,  
Il avoit liberté de feindre.  
Avec plus de raison nous aurions le dessus,  
Si mes confreres sçavoient peindre.

*(Fable LII.)*



LE LION ABATTU PAR L'HOMME. Fable LII.

J.B. Oudry inv.

Paquier Sculp.



---

---

*F A B L E X I.*

L E R E N A R D

*E T*

L E S R A I S I N S.

Ee



## FABLE XI.

## LE RENARD ET LES RAISINS.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,  
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
Des raisins mûrs apparemment,  
Et couverts d'une peau vermeille.  
Le galant en eût fait volontiers un repas.  
Mais comme il n'y pouvoit atteindre;  
Ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des goujats.  
Fit-il pas mieux que de se plaindre?



( Fable LIII. )



LE RENARD ET LES RAISINS . Fable LIII.

J.B. Oudry inv.

Louis le Grand sculp.





*F A B L E X I I .*

L E C Y G N E

*E T*

L E C U I S I N I E R .

## F A B L E X I I .

LE CYGNE ET LE CUISINIER.

**D**ans une ménagerie

De volatiles remplie,

Vivoient le Cygne &amp; l'Oïson :

Celui-là destiné pour les regards du Maître,

Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être

Commensal du jardin, l'autre de la maison.

Des fossés du château faisant leurs galeries,

Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,

Tantôt courir sur l'onde, &amp; tantôt se plonger,

Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.

Un jour le Cuisinier, ayant trop bû d'un coup,

Prit pour Oïson le Cygne, &amp; le tenant au cou,

Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.

L'oïseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.

Le Cuisinier fut fort surpris,

Et vit bien qu'il s'étoit mépris.

Quoi ! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe !

Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe

La gorge à qui s'en fert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,

Le doux parler ne nuit de rien.



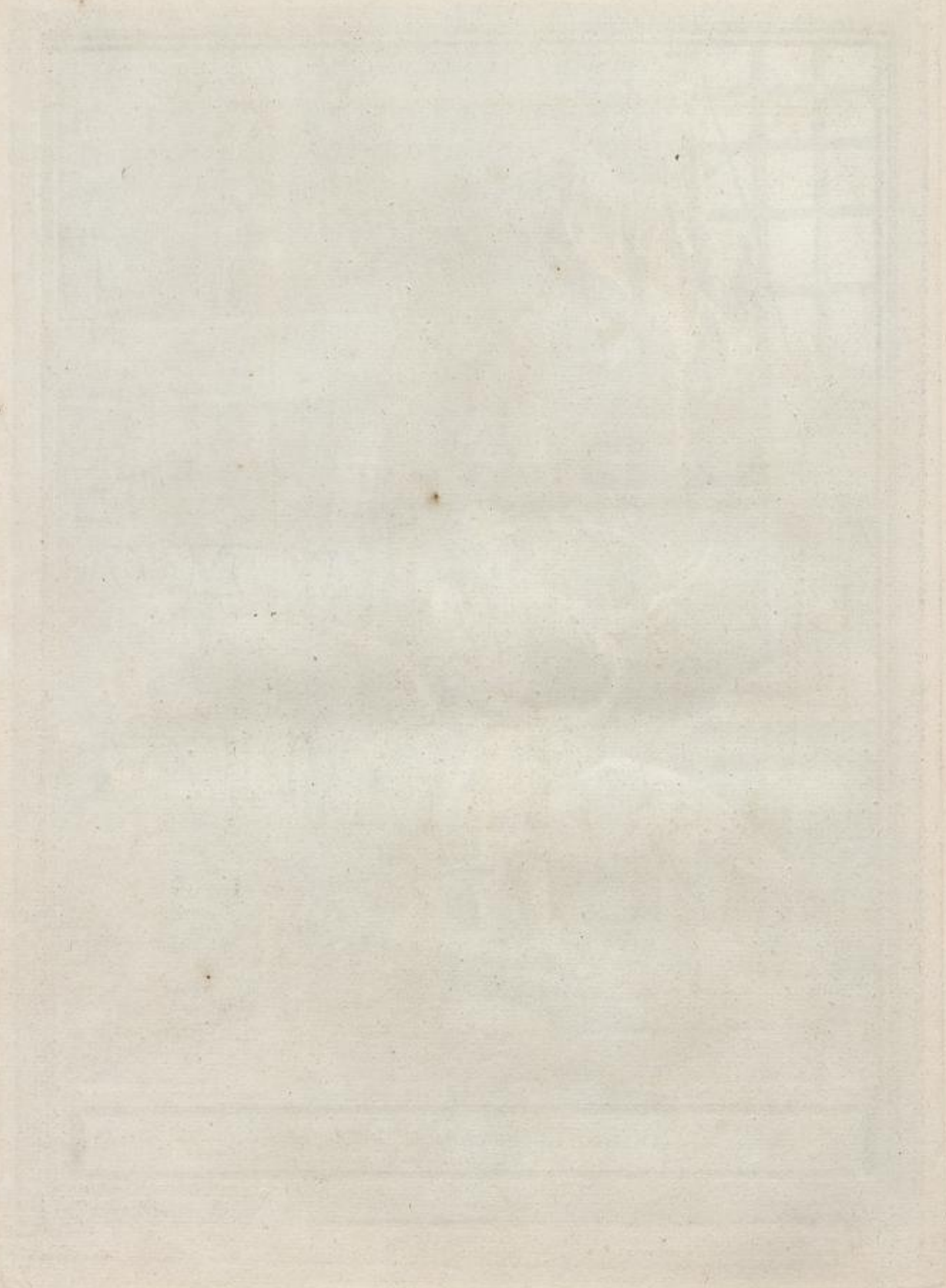
( Fable LIV. )



LE CIGNE ET LE CUISINIER . Fable LIV .

J.B. Oudry inv.

P. Avoluc sculp.



---

---

*F A B L E X I I I .*

L E S L O U P S

*E T*

L E S B R E B I S .

Ff



## FABLE XIII.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,  
 Les Loups firent la paix avecque les Brebis.  
 C'étoit apparemment le bien des deux partis:  
 Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,  
 Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.  
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,  
 Ni d'autre part pour les carnages.  
 Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.  
 La paix se conclut donc: on donne des ôtages,  
 Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.  
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,  
 Et réglé par des Commissaires,  
 Au bout de quelque temps que messieurs les Louvats  
 Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,  
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie  
 Messieurs les Bergers n'étoient pas;  
 Étranglent la moitié des Agneaux les plus gras,  
 Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.  
 Ils avoient averti leurs gens secrètement.  
 Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,  
 Furent étranglés en dormant.  
 Cela fut si tôt fait qu'à peine ils le sentirent.  
 Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là,  
 Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.  
 La paix est fort bonne de foi,  
 J'en conviens: mais de quoi sert-elle  
 Avec des ennemis sans foi?

( Fable LV. )

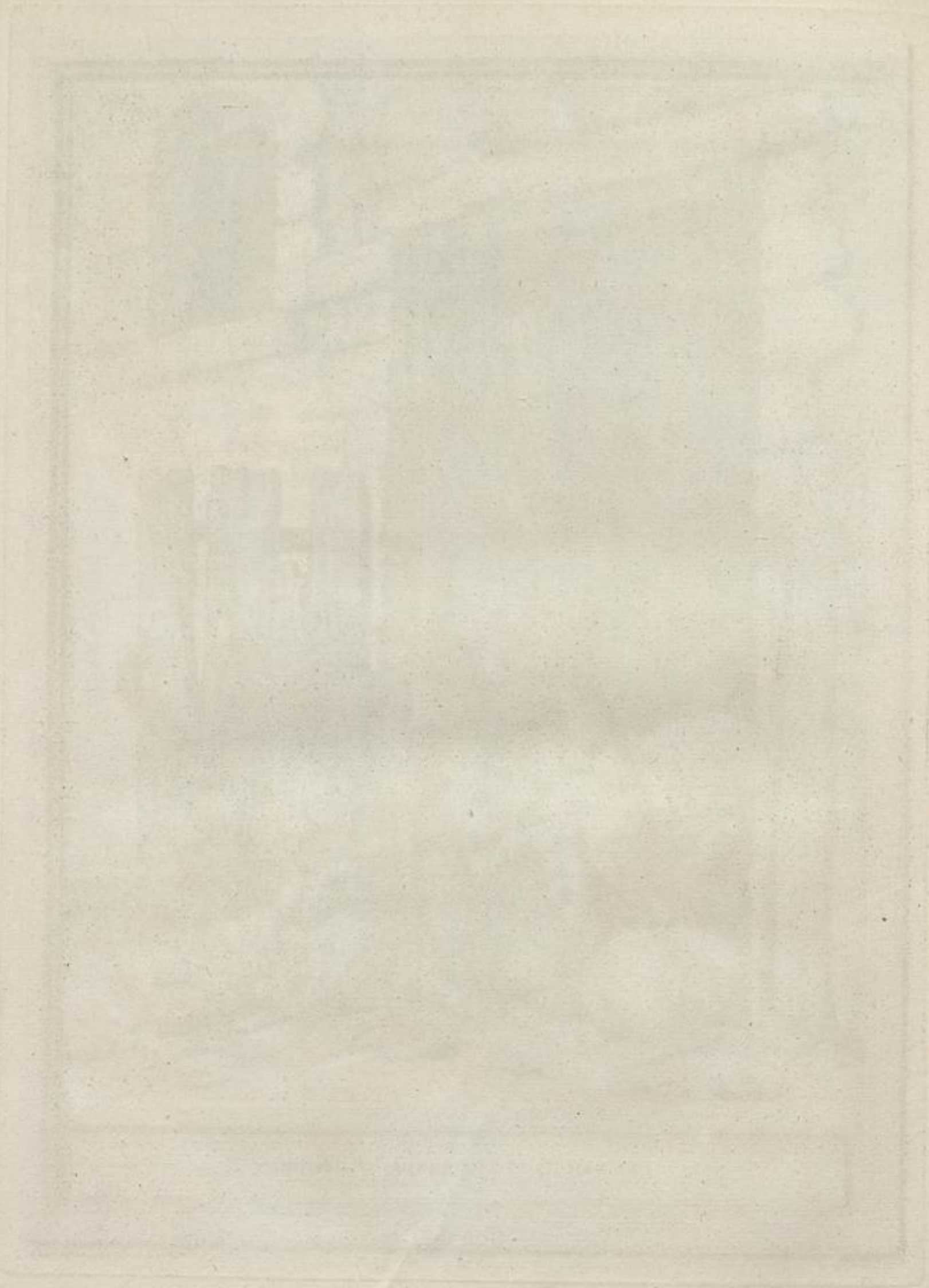


LES LOUPS ET LES BREBIS . Fable LV.

J.B. Oudry inv.

M. Aubert sculp.



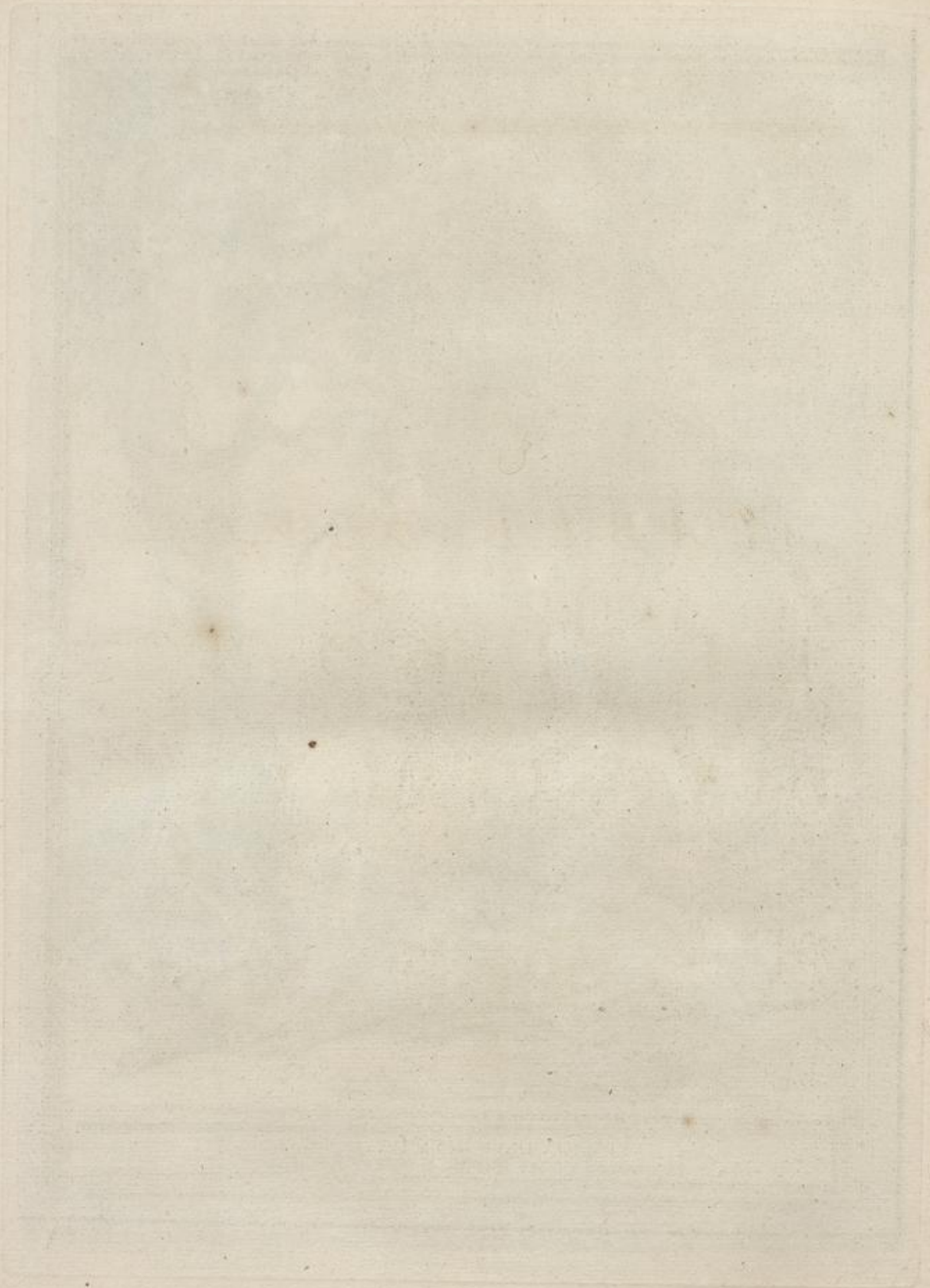




LES LOUPS ET LES BREBIS Fable LV. 2<sup>e</sup>. planche 3.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. aqua forti, J.B. Tardieu sculo, sculpteur



*FABLE XIV.*

LE LION  
DEVENU VIEUX.

## FABLE XIV.

## LE LION DEVENU VIEUX.

Le Lion, terreur des forêts,  
Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,  
Fut enfin attaqué par ses propres fujets,  
Devenus forts par sa foiblesse.  
Le Cheval s'approchant, lui donne un coup de pied,  
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.  
Le malheureux Lion languissant, triste & morne,  
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.  
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;  
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir,  
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;  
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.



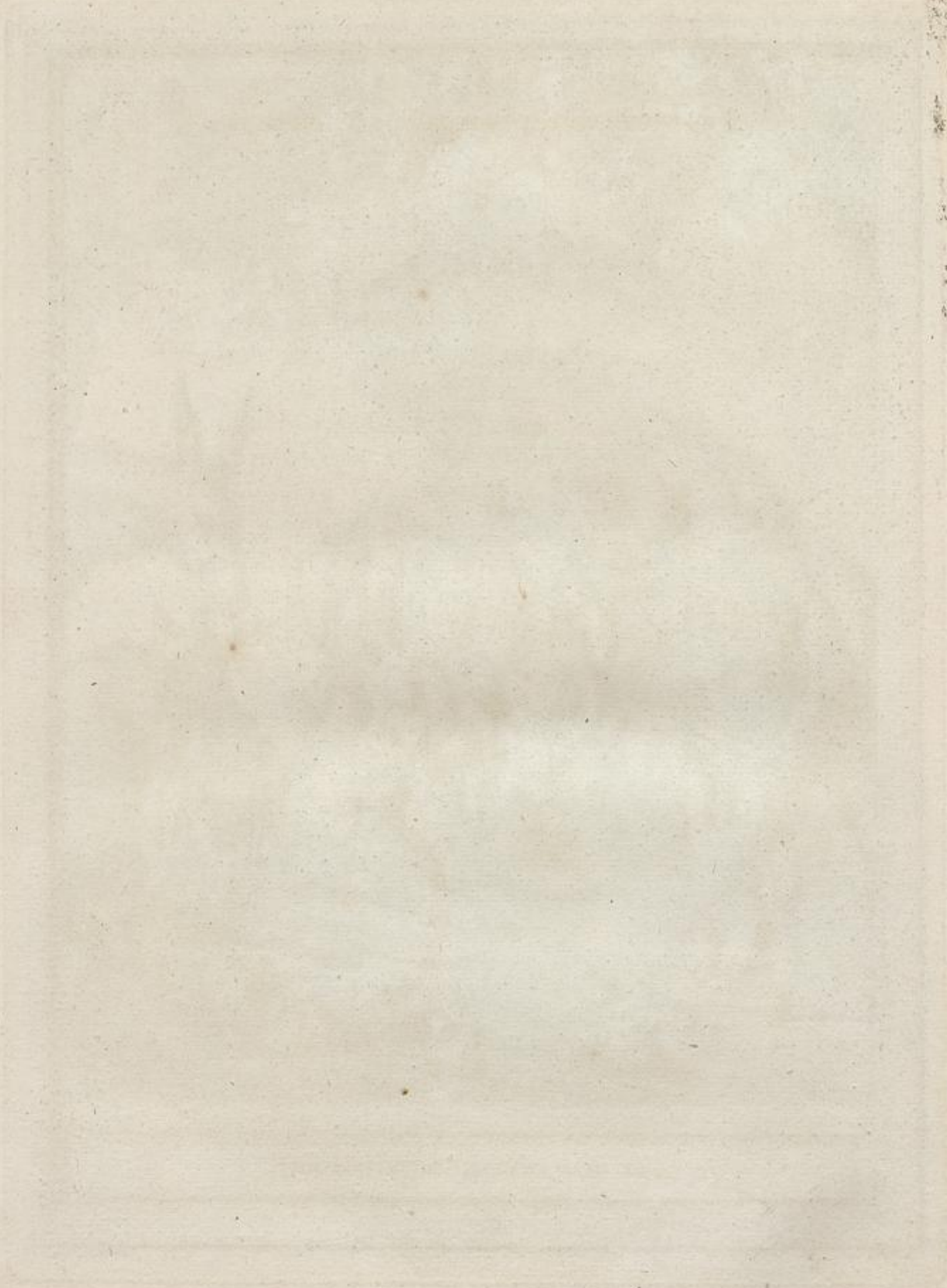
(Fable LV1.)



LE LION DEVENU VIEUX. Fable LVI.

J.B. Oudry inv.

J. Bapty del.



*FABLE XV.*

PHILOMÉLE

ET

PROGNÉ.





## FABLE XV.

PHILOMÉLE ET PROGNÉ.

Autrefois Progné l'Hirondelle  
 De sa demeure s'écarta ;  
 Et, loin des villes, s'emporta  
 Dans un bois où chantoit la pauvre Philoméle.  
 Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?  
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe :  
 Je ne me souviens point que vous foyez venue  
 Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.  
 Dites-moi, que pensez-vous faire ?  
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?  
 Ah ! reprit Philoméle, en est-il de plus doux ?  
 Progné lui repartit : Et quoi, cette musique,  
 Pour ne chanter qu'aux animaux,  
 Tout au plus à quelque rustique ?  
 Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?  
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.  
 Aussi bien en voyant les bois,  
 Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois,  
 Parmi des demeures pareilles,  
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,  
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :  
 En voyant les hommes, hélas !  
 Il m'en souvient bien davantage.



( Fable LVII. )

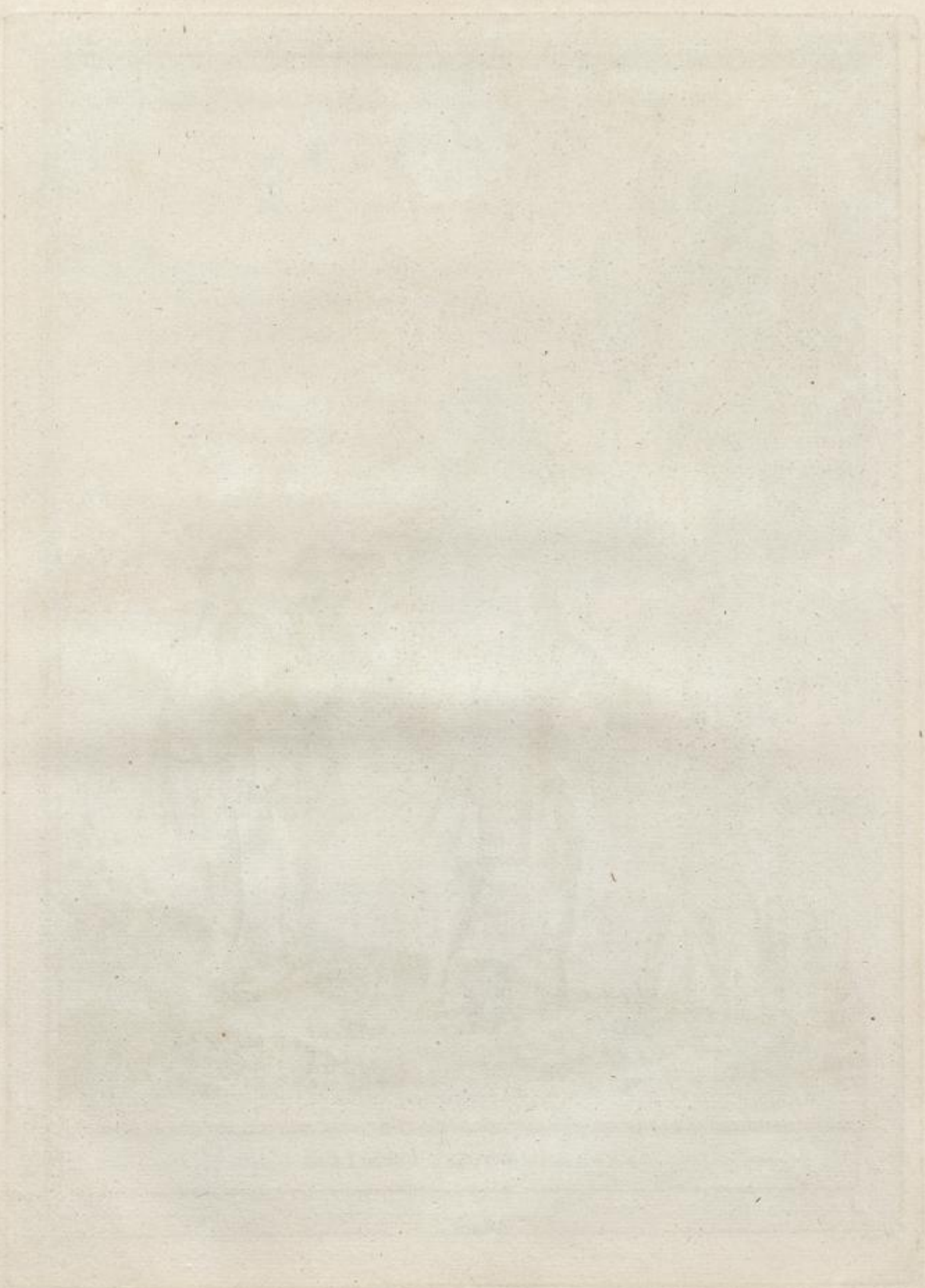


PHILOMELE ET PROGNE. Fable LVII.

J.B. Oudry inv.

F.F. Meville Sculp.







LA FEMME NOYÉE . Fable LVIII.

*J.B. Oudry inv.*

*P.F. Meunier sculp.*

## FABLE XVI.

## LA FEMME NOYÉE.

Je ne suis pas de ceux qui disent: ce n'est rien,  
C'est une femme qui se noie.  
Je dis que c'est beaucoup; & ce sexe vaut bien  
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.  
Ce que j'avance ici, n'est point hors de propos,  
Puisqu'il s'agit, en cette Fable,  
D'une Femme qui dans les flots  
Avoit fini ses jours par un fort déplorable.  
Son Époux en cherchoit le corps,  
Pour lui rendre en cette aventure  
Les honneurs de la sépulture.  
Il arriva que sur les bords  
Du fleuve, auteur de sa disgrâce,  
Des gens se promenoient, ignorant l'accident.  
Ce mari donc leur demandant  
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace;  
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas,  
Suivez le fil de la riviere.  
Un autre repartit: non, ne le suivez pas,  
Rebrouffez plutôt en arriere.  
Quelle que soit la pente & l'inclination  
Dont l'eau par sa course l'emporte,  
L'esprit de contradiction  
L'aura fait floter d'autre sorte.  
Cet homme se railloit assez hors de saison.  
Quant à l'humeur contredifante,  
Je ne sçai s'il avoit raison;  
Mais que cette humeur soit, ou non,  
Le défaut du sexe & sa pente;

Quiconque avec elle naîtra,  
Sans faute avec elle mourra,  
Et jusqu'au bout contredira,  
Et, s'il peut, encor par-delà.



(Fable LVIII.)

---

*FABLE XVII.*  
**LA BELETTE**  
*ENTRÉE*  
**DANS UN GRENIER.**



---



---

 FABLE XVII.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.

Damoiselle Belette, au corps long & fluet,  
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle fortoit de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La Galante fit chere lie,

Mangea, rongea : Dieu sçait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion.

La voilà, pour conclusion,

Grasse, maflue, & rebondie.

Au bout de la semaine, ayant dîné son fou,

Elle entend quelque bruit, veut fortir par le trou ;

Ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,

C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise :

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un Rat qui la voyoit en peine,

Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir :

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres.



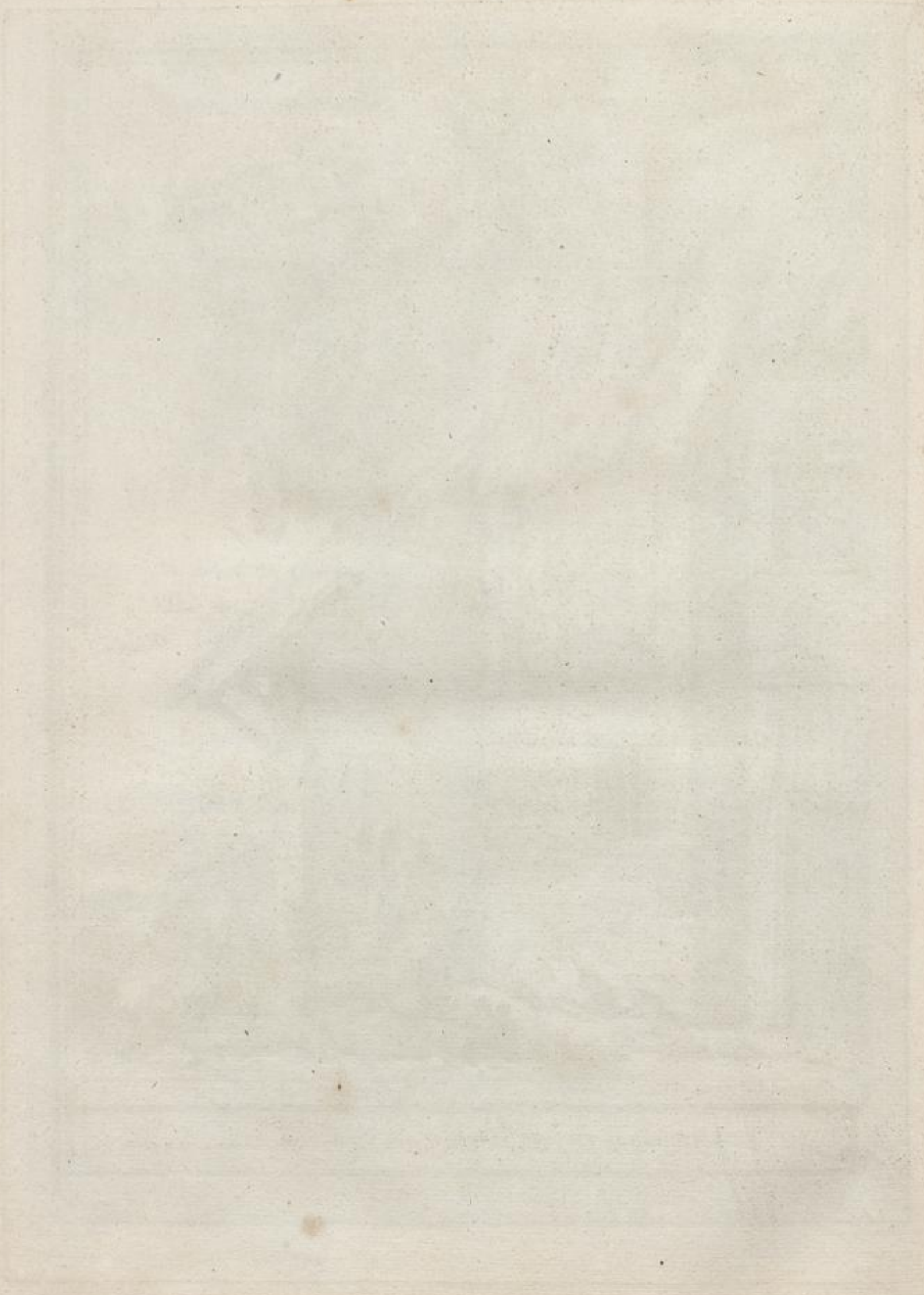
( Fable LIX. )



LA BELETTE ENTREE DANS UN GRENIER. Fable LIX.

J.B. Oudry inv.

A. Chevillet sculp.





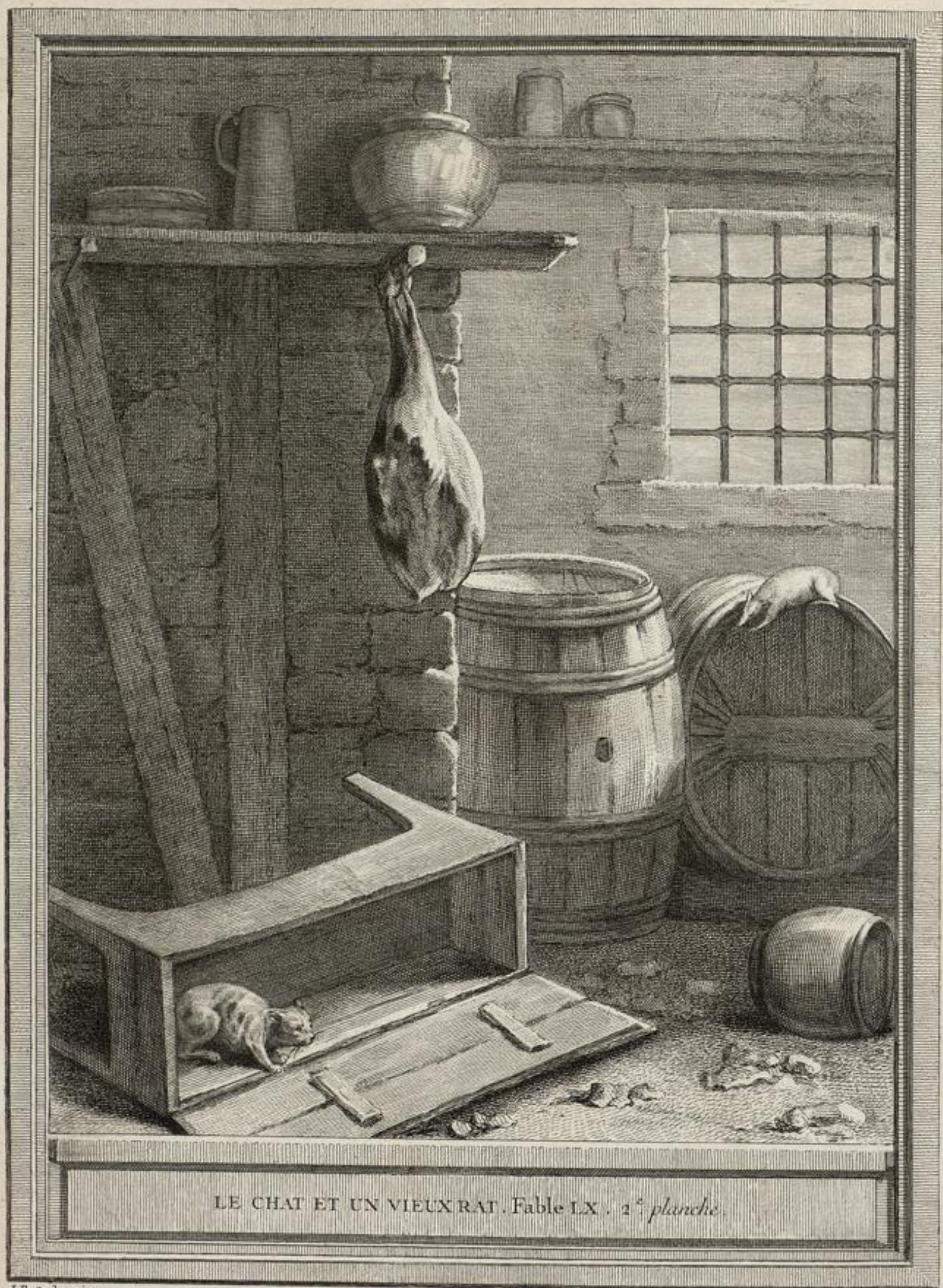


LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable I.X.

J.B. Oudry inv.

J.H. Rode sculp.





LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX. 2<sup>e</sup> planche.

J.B. Oudry inv.

Menil sculp.

## FABLE XVIII.

## LE CHAT ET UN VIEUX RAT.

J'ai lû, chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,  
L'Attila, le fléau des rats,  
Rendoit ces derniers misérables.  
J'ai lû, dis-je, en certain auteur,  
Que ce chat exterminateur,  
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde :  
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.  
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
La mort aux rats, les fouricières,  
N'étoient que jeux au prix de lui.  
Comme il voit que dans leurs tanières  
Les souris étoient prisonnières,  
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher ;  
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher  
Se pend la tête en bas. La bête scélérate  
A de certains cordons se tenoit par la pate.  
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,  
Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,  
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;  
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.  
Toutes, dis-je, unanimement  
Se promettent de rire à son enterrement,  
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
Puis rentrent dans leurs nids à rats ;  
Puis, ressortant, font quatre pas,  
Puis enfin se mettent en quête.  
Mais voici bien une autre fête.  
Le pendu ressuscite ; & sur ses pieds tombant,  
Attrape les plus paresseuses.



Nous en sçavons plus d'un , dit-il , en les gobant :  
C'est tour de-vieille guerre ; & vos cavernes creuses  
Ne vous sauveront pas , je vous en avertis ;

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisoit vrai. Notre maître Mitis ,  
Pour la seconde fois , les trompe & les affine ,

Blanchit sa robe , & s'enfarine ;

Et , de la sorte déguifé ,

Se niche & se blotit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avifé.

La gent trote-menu s'en vient chercher sa perte :

Un rat , sans plus , s'abstient d'aller flairer autour.

C'étoit un vieux routier , il sçavoit plus d'un tour ;

Même il avoit perdu sa queue à la bataille.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,

S'écria-t-il de loin au Général des chats :

Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te fert d'être farine ;

Car quand tu serois sac , je n'approcherois pas.

C'étoit bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :

Il étoit expérimenté ,

Et sçavoit que la méfiance

Est mere de la fûreté.

*Fin du troisième Livre & du premier Volume.*



(Fable LX.)